

Zeitschrift: Swiss textiles [English edition]
Herausgeber: Swiss office for the development of trade
Band: - (1964)
Heft: [1]

Artikel: 60 ans de mode parisienne : 1900-1910
Autor: D'Azincourt, Ta Ghyslaine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-798203>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



50 ans de mode parisienne

Broderies et cotons fins de Saint-Gall. Pailles de Wohlen. Rubans de Bâle. Soieries de Zurich

1900-1910

Très chère Maggie,

Deauville, ce 8 août 19...

Je ne t'ai pas écrit depuis des siècles, et je m'en veux au-delà du possible, ce qui te dispense de m'en tenir rancune, puisque je plaide coupable.

Je ne t'ai pas écrit, et c'est la faute de Gontran. Il est, comme tu le sais, assez insupportable. N'était son allure, ce style «urf» qui ne l'abandonne jamais, et aussi — faut-il l'avouer? — sa générosité, j' imagine que son haut de forme gris, sa redingote, ses jumelles et ses souliers vernis ne seraient plus qu'un souvenir.

A propos de souliers, sais-tu qu'il oblige son valet de chambre, chaque matin, à les vernir au tampon? Lorsque je l'en ai raillé, il m'a cloué le bec en me disant qu'il prenait exemple sur Doucet, notre cher Doucet, qui habille toujours si bien, et que c'est le couturier qui lui avait confié sa recette...

Je suis contente d'être à Deauville, je vais pouvoir me reposer. Le matin je me lève très tôt, vers onze heures, et je vais ensuite, quand je suis prête, à une heure, faire le tour de la rue Gontaut-Biron. Ensuite, après les emplettes obligatoires, Gontran, qui ne me quitte pas, m'emporte dans son automobile. Je t'en parlerai plus loin de cette automobile. Nous allons déjeuner à l'Auberge de Guillaume-le-Conquérant, à Dives, où je ne manque pas de



gratter la gorge du perroquet. Puis, nous allons, soit aux courses, soit prendre le thé à la ferme Marie-Antoinette. Ensuite nous revenons dans le centre de Deauville, nous dînons, nous allons au Casino, et, parfois, nous dansons. J'ai pris des leçons de tango, la nouvelle danse dont toutes les femmes sont folles. Gontran, qui est très croyant, voudrait que je ne danse plus le tango, que le pape a interdit, mais la « furlana », que Sa Sainteté préconise. Ça m'est égal, je veux tangoter, comme dit Fragon, notre gentleman de la chanson. Tant pis pour Gontran. Et puis ne va pas croire ce qui n'est pas, mais j'adore faire des « corte » avec le danseur du Casino, des corte si spectaculaires que même cette chamelle de Yolande en reste bouche bée.

Pour danser, j'ai des robes de Poirer, tu sais, les nouvelles robes entravées. Ce n'est pas très commode, mais c'est si joli ! Dans l'après-midi, naturellement, parce que, le soir, je porte des robes de Chéruit ou de Paquin, avec des flots de dentelles. Des dentelles suisses, m'a-t-on dit chez Paquin. Il y en a une avec une énorme collerette en guipure de Saint-Gall, qui rend toutes nos amies jalouses. Ensuite je vais perdre quelque argent au 30 et 40. C'est un jeu très facile : on ne comprend rien. Il y a un type qui retourne les cartes. Quand il a fini de les retourner, tu as gagné ou perdu. Mais, avant de continuer à te décrire ma vie de Deauville, il faut que je te parle des derniers jours de Paris. Figure-toi que Gontran s'est acheté une 18 HP Peugeot. Il dit que c'est le modèle qui gagne toutes les courses et qu'il peut gratter tout le monde avec. L'automobile est une torpédo, ce qui veut dire qu'on

est en plein vent. J'ai un cache-poussière, et un
lapeau que Lewis m'a créé tout exprès, mais
il a du mal à rester sur ma tête, malgré la voilette,
les épingles, et le voile que je noue sous mon menton.
Enfin, pour étrenner la Peugeot, nous sommes allés
à une garden-party que donnait, au Vésinet, Jeanne
Lanvin, la couturière qui monte. C'est une grande
maison, genre normand, avec des
chaises, et des tas de gnômes
et de champignons en céramique,
des faux vieux puits, et des brou-
sses pleines de géra-
niums : c'est du der-
nier chic.

Nous étions à peine
arrivés, et le mé-
canicien garait la
machine, lorsque
Liane, je veux dire
la princesse Ghika,
ma chère, est des-
cendue de son dou-
le phaéton. De-
puis qu'elle est prin-
cesse roumaine, no-
ne Liane a un peu
perdu le sens. Elle
avait mis, pour ve-
nir à la campagne,
une robe longue,
dont un négrillon
avait le retroussis,
et tandis qu'un autre
portait noir la proté-
geait du soleil avec
une ombrelle d'or-
ange et mauve.

À propos d'ombrel-
le, Gontran ne
peut pas que je sorte
sans quand il fait
soleil, en raison, dit-il, de mon
peint de lis qui pourrait se gâter.
Je te l'ai dit, je suis heureuse de me
reposer, après une saison terrible.

Nous avons été bousculés, ces derniers mois, allant de
théâtres en ballets, de séances de cinématographe en
soirées costumées. Presque chaque soir, nous avons
dîné chez Maxims, où Gontran a sa table à côté de
celle de Letellier. On serait très bien chez Maxims
si on n'y rencontrait pas toujours cette rosse de Sem-
blant les croquis sont bien ce qu'il y a de plus méchant.
En tout cas, le soir de la première des Ballets russes,
tout Paris soupait rue Royale. Nous étions un peu
fous d'avoir vu Nijinski s'envoler au travers des por-
tants, dans les extraordinaires décors de Bakst. J'ai
été présentée à Serge de Diaghilev, l'organisateur des

ballets. Il a un goût exquis. Il m'a fait les plus grands
compliments sur ma robe de Poiré, un fourreau orange
et vert cru que Paul a créé sur Sarah Rafale. Puis il y
a eu le Grand Prix. J'étais tout en blanc à Longchamp
avec du tulle rebrodé et de la mousseline. J'ai eu un
succès fou.

Nous sommes partis pour Deauville avec la Peugeot.

Jusqu'à Pacy-sur-Eure, tout a
bien fonctionné. Nous nous som-
mes arrêtés pour déjeuner. Mais
l'après-midi, ma pauvre Maggie,
a été affreuse ! Nous
avons dû changer
trois fois de pneu-
matiques, si bien
que, partis à 10 h.
du matin de Paris,
nous étions à Deau-
ville à 6 heures du
soir. J'étais couverte
de poussière, et Gon-
tran, de méchante
humeur. Mais quand
je suis sortie de la
chambre de bains,
dans mon déshabillé
en crêpe Georgette
rose, son caractère
s'est amélioré.

Que te dirai-je
d'autre ? Ah si :
Helleu est en train
de faire mon por-
trait, j'en suis très
fière.

Je m'amuse beau-
coup ici. D'autant
plus que Gontran a
été obligé de partir
chez sa tante à
héritage, Ermeline

de Bois Douillet, en Dordogne.
Quelle chance nous avons de
vivre ce début de siècle, de
connaître le progrès, le métro-

politain, le cinématographe, l'automobile, l'aéroplane !
Il y en a un qui s'est posé, l'autre jour, près de
Deauville. Il volait à au moins trois étages de hauteur
et nous l'avons poursuivi avec la Peugeot...

Je m'arrête, très chère, car cette lettre est d'une
longueur effrayante et j'ai juste le temps de m'habiller
pour le dîner. Les d'Outremer viennent me chercher ;
je vais mettre ma robe vert Nil, celle qui est large, avec
des bouillonnés rattrapés et des rubans. Je vais avoir
un fameux succès ; je t'en parlerai dans ma prochaine
lettre. Mille baisers sur ton museau rose.

Ta Ghyslaine d'Azincourt.

